



## The Tree of life

*Écrit et réalisé par Terrence Malick  
Palme d'or au festival de Cannes 2011*

### *Quelques observations personnelles pour décrypter le film*

#### *La nature et la grâce*

*The tree of life* est un film atypique qui ouvre à la contemplation autant qu'à la réflexion. La beauté des images et des musiques en font une véritable œuvre d'art.

Le film a un projet : « dire » le mystère de la nature humaine, faite pour aimer, blessée et sauvée par la grâce, à partir de la figure d'un homme, Jack (Sean Penn), qui médite sur son passé.

Les premiers instants du film, le spectateur aperçoit une lumière orange émerger sur un fond noir – comme un buisson ardent... Dieu ? Puis le spectateur entend une voix – celle de Jack chuchotant : « Frère, mère, ceux sont eux qui m'ont conduit jusqu'à toi ». Jack s'adresse à Dieu. Sa vie aura été marquée à la fois par la bonté et la douceur de sa mère – contrastant avec le volontarisme de son père, exigeant avec lui-même comme avec ses enfants ; puis par le décès de son frère, à la guerre, dans

les années soixante. C'est à travers ces deux « failles » que la grâce va l'atteindre.

Le film se déroule à trois périodes différentes. Quelques séquences, d'abord à la fin des années soixante, lors de la guerre du Vietnam. On devine la mort du petit frère de Jack. Le reste du film se partage entre aujourd'hui – Jack, adulte, pense à son enfance – et les années cinquante, où Jack vit avec ses parents et ses deux frères, dans un quartier verdoyant de la campagne américaine. Son père est incarné par Brad Pitt – allégorie de la nature humaine, blessée. Sa mère par Jessica Chastain – allégorie de la grâce. L'essentiel du film est constitué de scènes de la vie quotidienne de la famille de Jack alors que celui-ci est adolescent.

Le film est introduit par trois séquences qui sont la clef de l'œuvre :

1. La voix de Jack, adulte, qui chuchote... nous venons de l'évoquer.
2. Une citation du livre de Job : « Où étais-tu quand je fondais la terre ? Parmi le concert joyeux des étoiles du matin et les acclamations unanimes des fils de Dieu » (Jb 38, 4.7). Comme Job, atteint par le malheur et la souffrance crie sa révolte vers Dieu, la mère de Jack, après avoir appris la mort de son deuxième fils, va crier sa souffrance vers le ciel. A la fin du film, dans un geste librement consenti, assumant son asymétrie avec le créateur et sauveur, elle accepte de « donner son fils ».
3. La voix de la mère de Jack : « les religieuses nous ont appris qu'il y avait deux chemins pour traverser la vie. Le chemin de la nature et le chemin de la grâce. On doit choisir lequel suivre. La grâce ne cherche pas sa satisfaction. Elle accepte d'être ignorée, oubliée, rejetée. Elle accepte les insultes et les coups. La nature, elle, ne pense qu'à sa satisfaction. Et à convaincre les autres d'y œuvrer aussi. Elle aime les traiter avec arrogance. Imposer sa volonté. Elle trouve des raisons d'être malheureuse quand le monde rayonne tout autour d'elle et que l'amour sourit à travers toute chose. Les religieuses nous ont appris qu'aucun de tous ceux qui suivent le chemin de la grâce ne connaîtrait jamais le malheur. Je te serai fidèle ; quoiqu'il advienne ».

Le film commence alors... : advient la mort de son fils.

C'est la blessure extrême de la nature humaine. L'homme est fait pour vivre et il meurt. La mère fait un acte de foi. Elle murmure : « je ne craindrai aucun mal, car tu es avec moi » (Ps 22). Et pourtant, elle crie

vers le ciel. Sa plainte rejoint dans un extraordinaire ballet céleste le concert des étoiles depuis le Big bang. Toute l'histoire de la création se déploie devant nos yeux. Avant même l'apparition de l'homme, la création est blessée – un dinosaure est éventré sur la plage – et en même temps déjà atteinte par la miséricorde – dans la scène suivante, un animal préhistorique en épargne un autre. Cette remontée jusqu'à l'origine du monde aboutit à la naissance de Jack, puis de ses frères. Chaque vie humaine jaillit du fin fond du cosmos depuis toute éternité. Chaque vie est un mystère. Mais ce mystère est fragile ; il est atteint par la mort. La nature humaine est blessée. Cela a des conséquences ici bas...



A partir de scènes de la vie quotidienne des années cinquante – en particulier à travers le cheminement des destinées de Jack et de sa mère – par petites touches successives, le mystère de notre humanité nous est dévoilé : la nature humaine, blessée, lorsqu'elle se

laisse toucher par la grâce, développe toute ses virtualités. D'un bout à l'autre du film, ces deux réalités seront étroitement mêlées. Nous sommes témoins d'une lutte incessante entre la nature, rebelle, et la grâce.

Tout commence par la naissance de Jack, marquée à la fois des douleurs de l'enfantement et l'émerveillement devant un tout petit pied d'homme. Puis Jack a trois ans. Un petit frère naît. Il éprouve de la jalousie. Il prend alors un jouet dans l'herbe et veut le jeter sur son petit frère. C'est l'un des animaux de l'arche de Noé. Dans sa colère, l'arche est renversée (cf. Gn 1-11).

Les parents désirent aimer leurs enfants. Mais les gestes du père de Jack sont laborieux, « volontaristes ». Celui-ci doit demander à ses enfants de venir l'embrasser. Pour la mère, tous est simple, fluide, joyeux, doux. A



quelques scènes d'intervalle, les enfants sont réveillés par leur mère qui leur met des glaçons dans le cou dans un grand éclat de rire. Le père, lui, les fait sortir du lit en retirant brutalement la couverture.

Lors d'une sortie dans le bourg, les enfants se moquent d'un homme ivre et imitent sa démarche titubante. Juste après, ils croisent un homme handicapé qui marche de la même manière. Puis un voleur est arrêté par la police. Les enfants prennent conscience de l'existence du mal. Dans sa prière, le soir, Jack regrette son comportement moqueur. Il exprime son désir de résister au mal.

Le père de Jack, à différents moments, dit à son fils : « il te faut une volonté de fer pour faire ton chemin dans le monde » « ne fais pas comme moi, je rêvais d'être un grand musicien. Je me suis détourné de mon but ». « Il ne faut pas être trop bon. C'est la tricherie qui gouverne le monde » ; « tu es maître de ton destin ; tu ne peux pas dire 'je ne peux pas'. Tu dis j'ai des difficultés, je dois y arriver ». La nature veut bien faire. Elle veut bien aimer. Par ses propres forces, de manière volontariste. Tout en étant consciente de sa misère...

Alors que les enfants jouent dans une retenue d'eau, c'est le drame : un enfant se noie. Tous les parents sont présents sur le bord. Les enfants avaient pris conscience du mal. Maintenant, ils prennent conscience de la mort. La gravité se mêle à la légèreté, à l'insouciance. Nous comprenons les paroles d'une femme au tout début du film, qui vient consoler la mère de Jack après qu'elle ait appris la mort de son fils : « le Seigneur donne, le Seigneur reprend, c'est comme ça ». C'est cette mère.

La prégnance de la nature blessée se fait alors de plus en plus évidente. On aperçoit un enfant avec une grande blessure (brulure) sur le crâne suite à un accident. Les enfants se mettent à faire des bêtises. Ils jouent dans un entrepôt désaffecté et cassent des vitres... En même temps que l'on perçoit sur leur visage un malaise. Leur conscience les travaille. Jack hésite à quitter le groupe. On le traite de trouillard. Alors il reste et fait du zèle : il entre dans une maison et vole une chemise de nuit. Plus tard, il revient à la maison. Sa mère l'attend les bras croisés. Son attitude – sa tête baissée – révèle la lutte qu'il mène au fond de lui-même. Un peu plus loin, il traite à son tour son frère de trouillard. C'est la propagation du péché. Un peu plus loin encore, il chuchote : « ce que

je veux faire, j'peux pas le faire ; ce que je fais, je le hais »... (Rm 7, 19).

Le père de Jack a des excès de colère. Il se dispute avec son épouse et part en voyage. Les enfants, par leur joie expriment leur satisfaction. A son retour, nous le retrouvons sous la voiture familiale entrain de faire de la mécanique. Jack s'approche ; il a la tentation de pousser le cric pour que la voiture l'écrase... « tuer le père ».

Les relations humaines sont faites de confiance, parfois trahies. Dans une scène, Jack tient un abat jour qui n'a pas d'ampoule. Son frère tient un fil de fer. Nous ne savons pas si l'abat jour est branché. Jack demande à son frère de mettre le fil dans la douille. Il le fait. Il ne se passe rien. Il dit : « j'ai confiance en toi ». Mais un peu plus tard, une scène analogue se reproduit avec une carabine. Jack demande à son frère de mettre son doigt au bout du canon. L'autre s'exécute. Jack tire et le blesse : il y avait une balle. La confiance est trahie. Plus tard encore, les deux frères se retrouvent dans une pièce. Jack veut se faire pardonner et essaye différents stratagèmes sans succès. Finalement, il embrasse le coude de son frère. Celui-ci essuie son coude, pour manifester son refus. Jack dit alors : « pardon, tu es mon frère ». Il tend une planche à son frère pour qu'il le frappe. Ce dernier sourit. Il pose sa main sur la tête de Jack (imposition des mains)... La grâce est passée.

La miséricorde atteint alors la relation entre Jack et son père. Ce dernier, au début du film, exige de Jack qu'il arrache les mauvaises herbes. Maintenant, nous le trouvons accroupi dans le potager. Jack s'abaisse auprès de lui pour l'aider, « gratuitement ». Vient l'explication dans un dialogue lumineux, avec en arrière fond la parabole du pharisien et du publicain – la grâce passe ; le père devient juste :

« Je voulais être aimé parce que j'étais extraordinaire. Un homme important. Je ne suis rien. Regardez cette splendeur autour de vous (gros plan sur la mère – la grâce). Les arbres, les oiseaux. J'ai vécu dans le déshonneur. J'ai tout avili. Je n'ai pas prêté attention à



cette splendeur. Quel imbécile ». Puis nous le retrouvons dans la salle à manger, devant son épouse : « Ils ferment l'usine. Ils m'ont laissé le choix. Plus de travail, ou transfert. Pour un travail dont personne ne veut ». La nature et la grâce se rencontrent. Ils sont assis l'un en face de l'autre. Un pot de fleurs est posé sur la table. Puis Jack, sur le seuil de la porte d'entrée, aperçoit son père dehors, sur le trottoir. Un jet d'arrosage les sépare (si tu savais le don de Dieu - les fleuves d'eau vive !). Jack chuchote : « Père ». Son père : « je n'ai jamais manqué un jour de travail ». Jack « Père ». Son père : « j'ai donné à la quête tous les dimanches ». Son père : « Tu sais, Jack, je n'ai jamais voulu rien d'autre pour toi que de t'apprendre à être fort, grandir, devenir ton propre patron. Je ne sais pas, peut-être que j'ai été dur avec toi. Cela ne me rend pas fier ». Jack : « je suis aussi mauvais que toi. Je suis plus comme toi que comme elle » « Père, vous vous débattiez toujours en moi. Vous vous débattiez toujours en moi ». Echange merveilleux. A qui Jack parle-t-il ? A son père, à Dieu ? Lui-même a fait l'expérience de sa nature blessée, de ses propres luttes. Il reconnaît sa propre vulnérabilité. Il est plus comme « lui » que comme « elle ». C'est déjà être atteint pas la grâce de le reconnaître. C'est sa mère qui le lui a révélé.



La grâce est passée. Elle n'est jamais totalement victorieuse. La nature résiste. Un peu plus loin, lors du déménagement, Jack sera secoué à nouveau par son père qui s'énerve injustement en chargeant la voiture. Nous pensons alors aux larmes du père de Jack au début du film

lorsqu'il apprend la mort de son fils : il évoque une de ses colères tandis que son fils jouait du piano. Plutôt que de l'encourager, il s'était emporté pour une futilité : « j'ai fait en sorte que la honte le submerge ; ma honte à moi ».

Nous retrouvons Jack, adulte, en haut d'un building. Il a pensé à son enfance. A plusieurs reprises, nous l'avons entendu murmurer... : « tu m'as parlé à travers elle (= ma mère), avant que j'ai conscience de t'aimer » - « quand as-tu touché mon cœur pour la première fois ? » -

4

« je ne savais pas t'appeler à l'époque, mais c'était toi, toujours, tu me parlais ». En esprit, il franchit une porte dans le désert – et se trouve du côté de sa mère (= de la grâce). Il a pardonné. L'ascenseur le ramène au rez-de-chaussée.

Nous sommes passés de la nature à la ville... du jardin d'Eden à la cité sainte de l'Apocalypse. L'arbre de vie était dans le jardin d'Eden. Il est au centre de la cité sainte. Tout au long du film, les nombreux plans de forêts, d'arbres, de branches nous ont sans cesse renvoyé à son souvenir. Alors que les trois frères étaient encore bébés, leur père a planté une jeune pousse. Il a tassé la terre avec sa main – et celle de Jack. Nous avons aperçu son alliance. Nous pensons à l'Alliance que Dieu fait avec l'homme. La dernière image est celle d'un pont. Celui qui relie la Genèse à l'Apocalypse, la nature, blessée, à la grâce qui vient la sauver ; Jack à son Père ; sa mère à son frère. L'ici et l'au-delà.

Sébastien de Groulard – janvier 2013



« Nous confondons si facilement la sainteté avec l'héroïsme : nous voulons être des héros, c'est à dire assurer le triomphe des forces physiques ou des forces intellectuelles, en tout état de cause, des forces humaines et naturelles. Dans le combat, le héros, c'est celui qui arrive à vaincre ; le saint, c'est celui qui laisse triompher Dieu en lui : voilà la différence. Nous sommes saints lorsque le bon Dieu fait tout en nous ; nous ne sommes de parfaits enfants de Dieu que lorsque Dieu nous dirige, nous éclaire, lorsque nous lui donnons une soumission complète »

Père Marie Eugène de l'Enfant Jésus, *Ton amour a grandi avec moi*, Venasque, Ed. du Carmel, 1987, p. 69.

